

APPEL A ANDRÉ GIDE

Si j'étais critique littéraire, et qu'il me fallût caractériser la période des quinze premières années du xx^e siècle, je le ferais par les influences balancées de Maurice Barrès et d'André Gide. Au traditionalisme conservateur de l'un, à son goût pervers, mêlé de terreur, pour tout ce qui est mort, j'opposerais l'anarchisme libérateur de l'autre, son goût ardent de la vie, et je tâcherais de déterminer l'influence de chacun sur la jeunesse de cette époque. Celle de Gide, je ne la chercherais certes pas dans le symbolisme attardé du *Voyage d'Irén*, bien que déjà y perçût la soif de l'évasion, ni dans les spirituelles fantaisies de *Paludes*, malgré leur extrême lucidité, mais dans l'ardant appel des *Nourritures terrestres*. J'ai un ami qui se reconnaît dans ces lignes. Je fus le confident de ses 18 ans, et je me rappelle le tourment mis en lui par ce livre, son désir torturant de fuir, de gagner coûte que coûte le sud algérien. Il pensait céder à l'appel de syllabes magiques : « Blidah ! Blidah ! fleur du Sahel, petite rose ! », mais je savais bien, moi, que, sortant tout juste d'un établissement de jésuites, il venait seulement de sentir dégelé en lui les ruisseaux de la vie, il venait d'entendre murmurer à son oreille la voix séduisante de l'immoraliste. Je sais bien qu'on trouve quelque chose d'analogue au début des « Thibaut », de Roger Martin du Gard. Mais je jure que je n'invente rien. Le fait que j'allègue est vrai, de sa vérité particulière, comme celui du roman l'est d'une vérité générale. A la faveur du chant de la vie d'un convalescent, toute une jeunesse venait de trouver la porte étroite et bien dissimulée qui conduit au véritable royaume des cieux, à la vie pleine et entière, affranchie des lisières conventionnelles. Prête à chausser les confortables pantoufles bourgeoises, elle venait d'entendre le cri farouche des maigres bêtes du désert, ivres de leur seule liberté.

Ce que nous aimions surtout chez Gide c'est qu'il payât d'exemple. Nous savions quelle torturante ascèse était pour lui l'arrachement à sa formation bourgeoise et puritaine. Son constant effort vers la libération, nous l'avons suivi jour par jour, le faisant nôtre jusqu'au point d'applaudir à l'étalage d'un non-conformisme sexual, que nous ne pouvions comprendre, mais dont nous plaisait l'audacieuse insolence. Cela seul comptait pour nous que le vrai drame d'André Gide fût, non pas dans un conflit entre protestantisme et catholicisme, mais on voulut très fortement le faire croire !), mais entre Dieu et lui-même. Si, pour certains, il n'était qu'un ersatz de chrétien, nous voyions

silence autour de ce qui est dit. C'est parce qu'il a vu Tolstoï d'homme à homme, en égal, que Gorki le découvre maître, un peu à la façon dont il nous dit que Tolstoï devait découvrir Dieu : « Ses rapports avec Dieu sont très confus ; ils me rappellent par moments ceux de deux ours dans une même tanière » (p. 21).

Jeanne ALEXANDRE

en lui, nous, une ébauche de révolutionnaire, un champion de la révolution personnelle par quoi il faut toujours commencer. Mais allait-il en rester là ? allait-il se contenter de se regarder vivre ? de ne remplir son œuvre que du souci un peu mièvre de son seul salut ? débats à vide, retours de ferveur religieuse, transpositions esthétiques d'une loi qui ne se résigne pas à sa défaite et cherche en vain un nouvel objet, quête d'un autre dieu aussi métaphysique et inaccessible que le premier !

Mais un jour, quittant les terres du rêve et de la fantaisie, quittant les paysages intérieurs de son propre tourment, Narcisse partit pour le Congo, chargé d'une mission officielle. Et, à la grande déception des esthètes qui en attendaient de nouvelles « Nourritures », il nous revint un Gide luconnu, penché, frémissant sur la souffrance des noirs et fustigeant la criminelle cupidité de nos modernes négriers. Ne disons pas, certes, qu'il lui fallut aller au Congo pour découvrir l'humanité, mais qu'il fallut cette goutte de réactif pour le révéler à lui-même. « Désormais, dit-il, j'avance en m'orientant vers quelque chose », et ce quelque chose ce n'est plus la projection de sa propre ferveur, c'est l'amour d'une humanité bien réelle. L'instinct révolutionnaire d'André Gide, jusque-là dérivé, a trouvé son objet. Il écrit : « Aucun progrès de l'humanité n'est possible que celle-ci ne secoue le joug de l'autorité et de la tradition. — L'athéisme seul peut pacifier le monde aujourd'hui. — La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès » (2).

Or, à cette époque, il y a à l'Est de l'Europe un immense pays où fermentait l'espoir de la libération humaine, où pays opprimé par le monde entier, mis en quarantaine morale et matérielle parce que les conventions sociales des pays dits civilisés n'y sont pas respectées, tenu au ban des Etats parce qu'il ne pratique pas la règle du jeu capitaliste ; un pays où s'élaborent dans la douleur de nouvelles conceptions sociales en rupture ouverte avec les forces traditionnelles de conservation : famille, patrie, religion. Gide se tourne vers l'U.R.S.S. « J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir et les Etats d'Europe contraindre de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître... Et s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S. je la donnerais aussitôt » (2). Peu après, logique et conséquent, il donnait son adhésion au Parti Communiste. On vit l'auteur du « Traité du Narcisse » parler dans quelques meetings populaires. Puis, brusquement, il disparut de la vie politique comme de la vie littéraire. Si l'on parlait beaucoup de la conversion d'André Gide, lui ne parlait plus. Et un jour de l'an dernier, à l'« Union pour la Vérité », comme on lui demandait la raison de ce silence, il avoua : « J'ai peur de l'Index », et à Mauriac qui s'étonnait, il ajouta : « Je suis sorti d'une orthodoxie pour tomber dans une autre ». Ménelique s'inclinant devant l'Index ! ce fut une stupeur ; mêlée de quelle amer-

lume ! Nous comprimes que l'évadé venait de faire un faux-pas ; se relèverait-il ?

C'était déjà l'époque où, après la réussite du premier plan quinquennal, Staline s'acheminait de plus en plus nettement vers la rentrée de l'U.R.S.S. dans le concert des nations capitalistes. L'enfant prodige revenait au bercail. Le Sicambre moscovite courbait le front pour entrer à Genève et se faisait tout petit pour tenir dans la main de Louis Barthou, sur les fonts baptismaux du quai Wilson où les nations condescendantes lui accordaient la rémission de tous ses péchés.

Dans l'été de 1935 se posa pour Gide un cruel cas de conscience : au Congrès des écrivains pour la défense de la culture, c'est lui qui présidait quand Madeleine Paz, avec un beau courage, prit la défense de Victor Serge, et, à travers lui, de tous les écrivains opprimés en U.R.S.S. Il sut s'en tirer par une habileté digne d'un vieux manœuvrier des Congrès. Certes, sa situation était délicate ; nous voulons croire qu'il fut sincère en faisant confiance au Gouvernement russe pour régler la question ; nous voudrions même croire qu'il ne fut pas pour rien, ensuite, dans la libération de Victor Serge. Mais le pays où de tels cas sont possibles pouvait-il être encore le messianique espoir d'un Gide ? Du débat qui se livra alors en lui entre la pensée libre et le néo-conformisme, une page de son journal (*N.R.F.* du 1^{er} mars 1936) nous livra un écho assourdi : « C'est aussi, c'est... la malhonnêteté des attaques... qu'aujourd'hui nous me... défendre. Eux, les aboyeurs... prouver lorsque, précisément... faire ; car ce qu'ils approuvent... missions, ses transigeances... par où elle s'écartera du but que d'abord elle poursuivait. Puisse notre regard, en restant fixé sur ce but, ne point être amené par là-même à se détourner de l'U.R.S.S. » Nobles et courageuses paroles ! Mais l'Index n'était donc pas passé par là ? Il s'est bien rattrapé depuis. Gide a blasphémé l'U.R.S.S. Le voici là-bas. L'a-t-on appelé ? Peu importe. Nous attendons message. Nous savons bien qu'il ne sera pas sensible aux statistiques de la production de la fonte, aux graphiques ascendants du nombre des tracteurs, qu'il ne s'en laissera pas conter sur les exploits des stakanovistes. Nous attendons de lui qu'il nous dise à quel degré l'homme russe est libéré des contraintes sociales, affranchi des orthodoxies, de la famille, du clan, de la patrie, de l'armée, de la police, de toute religion, de tout dieu et de tout homme divinisé. Juin. Gorki meurt, et Gide parle sur la Place Rouge. Et c'est une nouvelle pirouette : « Le sort de la culture est lié dans nos esprits au destin même de l'U.R.S.S. Nous la défendons. » Traduisons l'argumentation complète impliquée en cette affirmation : Je ne m'intéresse qu'à la culture ; or la culture est révolutionnaire et la révolution c'est l'U.R.S.S. ; donc, Staline a raison. Mais c'est précisément ce qu'il faudrait démontrer, Monsieur Gide ! ce que nous attendions de vous que vous démontreriez !

André Gide ! nous sommes encore beaucoup qui n'avons pas totalement désespéré de vous. Nous ne pouvons pas oublier ce que vous fîtes pour notre jeunesse, ce que vos efforts vers la libération furent pour notre propre ascension. Vous nous avez appris la ferveur devant la vie et l'horreur de tout ce qui la limite, de toutes les barrières, de tous les conformismes, de toutes les orthodoxies divines et humaines. Et c'est pour cela qu'avant vous, passant devant vous, du train ardent de notre jeunesse, dans le chemin que vous nous aviez ouvert, nous sommes devenus des révolutionnaires. Allez-vous nous renier et nous excommunier, nous, vos fils spirituels, parce que, révolutionnaires, nous le sommes restés, et que vous appartenez à un parti qui ne l'est plus ? Auriez-vous enfin trouvé le conformisme que vous cherchiez ? Allez-vous devenir, vous aussi, le Puritain du Stalinisme ? Allons-nous voir un Ménélaque repentir se coucher pour mourir dans quelque « Cave du Kremlin », au pays des « Faux-Monnayeurs » de la Révolution ? Nous ne pouvons pas le croire encore. Nous attendons encore que la voix subtile qui a tant fait pour nous démystifier, parle une fois de plus, la dernière, pour rompre le charme de la Circé moscovite qui a perdu tant d'entre nous. Camarade Gide, vous touchez à la fin de votre carrière. Après le voyage d'Urien, après le voyage au Congo, après le voyage en U.R.S.S., il faudra faire un jour le voyage douloureux de l'Enfant Prodigue ne revient, après lequel :

« Tel qu'en l'air
Royaume de Mémoire,
on nous te disons :

LOUIS TRÉGARO.

1. R. SCOWON, *Le vrai drame d'André Gide* (Grasset, 1933).
2. Pages de Journal (*N. R. F.*, juin-octobre 1932).

Une fois de plus, ce numéro si plein ne peut contenir bien des articles déjà composés. La nécessité de publier la fin de la capitale étude de Michon nous fait encore reporter au prochain numéro les considérations de Cuénel sur le rôle du R. U. P.

Sans plus attendre, et sans préjudice d'un commentaire plus étendu, nous signalons à nos lecteurs le nouveau ouvrage du Général Poudroux : Le danger aérochimique ou la guerre déshonorée. Cet ouvrage concis, clair, probant et émouvant — bon marché par surcroît — est un excellent moyen de propagande contre cette illusoire et absurde défense passive tentée à nouveau à Paris, et que les photographies nous montrent par surcroît faite au-dessus de nappes d'eau luisantes et de fenêtres pointillées de feu qui constituaient une très suffisante signalisation.

De même qu'on lit la puissante brochure de Victor Serge, Seize fusillés qui donne sur le Procès de Moscou des précisions bouleversantes, le recueil documentaire de G. Izard, Où va le communisme ? et le travail alerte et fort de Victor Marguerite, Le cadavre maqué. Nous reviendrons sur tous ces ouvrages qui méritent mieux qu'une mention.